

20
339

e la PRF
DAR

Dec
1943

"Faux Pas"

VIII

AU SUJET DES « NOURRITURES TERRESTRES »

L'édition nouvelle qui a réuni en un même volume *Les Nourritures terrestres* et *Les Nouvelles nourritures* nous permet d'imaginer l'espèce d'émotion qui nous frapperait si cet ouvrage paraissait aujourd'hui pour la première fois. Mais, en vérité, un tel livre n'est plus possible maintenant. On ne saurait imaginer que M. André Gide pût l'écrire en défi aux circonstances et comme écho d'un état d'âme inactuel. C'est un ouvrage définitivement soustrait à ses conditions d'existence que nous sommes appelés à lire avec mélancolie.

Le temps ne l'a guère marqué. Parfois, les grâces de la forme réveillent les souvenirs du symbolisme. Les rondes, les ballades, les refrains qui rendent la prose consciente de la poésie qu'elle devient, les images scandées de l'impressionnisme, les phrases réduites à des mots nus que rien n'enchaîne, se lèvent dans la mémoire comme les moyens d'une rhétorique historique. Mais l'effet visé est toujours atteint. Derrière les métaphores, ce n'est plus un Orient, depuis longtemps déchargé de ses prestiges, qui nous impose ses signes, c'est une forme tout intérieure, un paysage sensible de l'esprit que nous contemplons à travers des mots qui n'existent pas et que l'harmonieuse netteté d'un langage abstrait nous donne à concevoir dans leur absence.

Il faut peut-être noter que *Les Nourritures* supposent un genre dont le roman français de la littérature dite d'après-guerre a assez mal tiré parti. De ce livre célèbre, tardivement célèbre, sont nés plusieurs romans de confiance, de

Dec 1943

ces romans où le Je évoque un personnage inconsistant, qui se raconte vaguement dans un journal et qui mêle à des analyses lyriques les ressources d'une histoire. Mais justement *Les Nourritures* ne sont pas un journal, même spirituel, mais une absence de journal, le vide d'une existence, le récit, rasé d'événements, d'une vie que nous connaissons par des commentaires qui ne s'appliquent souvent qu'indirectement à elle. Tout nous est devenu un peu plus clair, par la suite, grâce à d'autres œuvres moins réticentes. Mais ce n'est qu'un accident par rapport à cet ouvrage et, ce qui compte pour lui, c'est cette impression de présence sensuelle superposée à une absence sensible, la prolifération d'images, de représentations, de sentiments, qui témoignent puissamment d'une histoire cachée.

On a pu rattacher *Les Nourritures* au genre des *Essais*, et c'est d'autant plus séduisant qu'André Gide nous renvoie par un rapprochement classique à la tradition de Montaigne. Mais s'il y a dans les *Essais* un Moi qui se déclare, si, à travers les réflexions générales qui s'y développent, c'est l'histoire singulière d'un esprit qu'on retrouve, dans *Les Nourritures* on devine en plus une histoire qui ne s'avoue pas, une biographie romanesque dont l'ombre nous atteint et nous interroge. Dans la mesure où l'on fait du roman le récit de circonstances vraisemblables, le petit livre de M. André Gide est comme une greffe sur un roman qui n'a pas été écrit, un édifice élevé librement sur des fondations romanesques imaginaires. Quelques indications : « Je tombai malade; je voyageai... et ma convalescence merveilleuse fut une palingénésie », ou bien : « La naissance d'Abel, mes fiançailles, la mort d'Eric, le bouleversement de ma vie », donnent une consistance à des rêveries symboliques, maintiennent dans la réalité des vibrations de sons et de sentiments qui, autrement, s'évanouiraient dans l'ineffable. Et, réciproquement, cette existence n'agit sur nous que voilée; elle nous est désignée comme la structure d'un mystère dont des sensations très nues et des réflexions très abstraites peuvent nous figurer la présence.

Le héros lui-même, ce Je fiévreux, consumé par les désirs dont il est l'artisan, refuse d'être une personne. De même que Nathanaël ou Ménalque, ces êtres de raison, ou de désir, que les évocations ne cessent tour à tour d'appe-

ler et de nier, le personnage central qui aurait voulu s'appeler André Gide renonce à cette vie propre qu'il réclame et n'est qu'acte pur, perception sans durée, instant irremplaçable et éphémère; il est tout entier dans cette présence dont il fait son éthique; il est invisible comme ce qu'on ne voit que dans une lumière immédiate et instantanée; il n'est que *là*, et c'est pourquoi il donne l'impression de n'être nulle part, à peine détaché de son regard, chaleur diffuse autour d'un corps en mouvement. On comprend ce qui est dit à propos d'une ballade : « Dans cette ballade, je parlais surtout des hommes et des femmes et si je ne te la dis pas maintenant, c'est que, dans ce livre, je ne veux pas faire de personnalités. Car, as-tu remarqué que dans ce livre il n'y avait *personne*. Et même moi, je n'y suis rien que Vision. » Il est, après tout, naturel que ce livre où brûle la sensation, soit soustrait à la domination du Moi. Mais il n'en reste pas moins remarquable que *Les Nourritures* figurent dans la littérature romanesque une sorte de roman invisible, un essai enté sur un roman, avec comme héros un antipersonnage, un Je qui se dissout dès qu'il s'est affirmé, pour échapper à la banalisation de la vie du On.

Les Nourritures représentent une forme dont la littérature moderne a été obsédée sans en prendre très clairement conscience. On pourrait lui donner le nom de littérature d'expérience; expérience, d'abord au sens où elle exprime une expérience toute personnelle et en dépend, et puis expérience, parce qu'elle est elle-même un moyen de métamorphoses, un instrument dont l'usage laisse l'auteur autre qu'il n'était et peut-être qu'il ne croyait devoir être. Il y a là un phénomène qui a trouvé ses modèles et ses théoriciens chez les romantiques allemands, en particulier chez Novalis, et dont *La Saison en enfer* est en France l'exemple le moins contestable. La littérature vise à un effet qui doit retentir sur l'être tout entier. Non seulement, comme la poésie primitive, elle tend à modifier magiquement l'univers, mais elle modifie celui qui la produit. Entre les mains d'un auteur très conscient, elle est un exercice qui met en cause ce qu'il est et le propose à une condition nouvelle. Elle représente une aventure ou, plus exactement, une véritable expérience dont les résultats, si élaborés qu'en aient été les données, si réfléchie l'opéra-

tion, ne peuvent être mesurés à l'avance, qu'il faut pousser jusqu'au bout pour savoir où elle conduit son auteur, à quelles transformations de soi elle aboutit. Ce n'est pas nécessairement dans les œuvres issues d'un instinct sans contrôle (s'il y en a) que se montre un tel usage de la littérature. Mais il faut au contraire admettre que l'art, le plus obéissant à l'artiste, celui qui rompt le moins avec les règles et les disciplines, dont l'emploi exige une constante attention, justement l'art qui se fait sous la parfaite dépendance de celui qui le fait est aussi le plus propre à transformer profondément le créateur, à le porter ailleurs qu'il n'avait supposé se rendre. La littérature, par ses conventions bizarres, par ses rigueurs en apparence arbitraires, a une existence absolue. Elle a beau être l'effet exact de l'esprit qui la crée, elle affranchit de lui-même cet esprit auquel elle est strictement soumise, elle le rend libre de soi par les chaînes spéciales qu'elle lui impose.

C'est avec cette nuance nouvelle que *Les Nourritures* inaugurent la vocation originale de moraliste dont André Gide, à travers beaucoup de malentendus, maintient la grandeur authentique. Cet ouvrage n'est pas seulement un essai dans un sens impersonnel, un essai sur quelque chose, à propos de quelque chose, mais un essai de l'auteur sur lui-même, où il s'essaie par l'intermédiaire de pensées et d'images, où, en se donnant dans une complète adhésion à une certaine vue du monde, il entreprend une expérience dont il est le sujet, dont il accepte aventureusement le risque et qui ne peut pas ne pas le modifier d'une certaine manière. Il y a là une des raisons qui expliquent la fameuse inconstance gidienne. D'un livre à l'autre le lecteur s'étonne de ne point retrouver le même Gide. C'est que chacun de ses livres est une expérience qui le transforme ou du moins rend à la lumière l'un de ses visages jusque-là dérobés. Ne reste le même que l'auteur pour qui écrire n'est pas un moyen de se mettre en question. Mais celui qui ne peut accepter définitivement ce qu'il est, qui ne peut non plus renoncer à soi sans avoir été complètement ce qu'il veut être et qui, de plus, a à sa disposition les moyens tout-puissants d'un art, est toujours menacé de se trouver et de se perdre dans chaque œuvre, puisque précisément ce qu'il lui demande, c'est de le modifier d'une manière nécessaire. « Oui, écrit André Gide dans la pré-

Dec 1943

face d'une de ses éditions, j'ai tout aussitôt quitté celui que j'étais quand j'écrivais *Les Nourritures*. » Mais c'est qu'il ne pouvait demeurer celui qu'il était en les écrivant précisément parce qu'il avait fini de les écrire. Être fidèle aux *Nourritures*, c'était être fidèle à l'homme qu'il n'aurait pu devenir sans elles, qu'il est devenu à partir d'elles. La constance d'un écrivain est moins dans l'expression d'une pensée durable que dans le sérieux avec lequel il l'éprouve en la soumettant à la règle d'expressions successives. Il devient autre pour avoir été profondément ce qu'il n'est plus.

« Un mot encore, écrit André Gide dans la même préface : certains ne savent voir dans ce livre, ou ne consentent à y voir, qu'une glorification du désir et des instincts. Il me semble que c'est une vue un peu courte. Pour moi, lorsque je le rouvre, c'est plus encore une apologie du *dénuement* que j'y vois. C'est là ce que j'en ai retenu, quittant le reste... » Les thèmes qui constituent l'éthique des *Nourritures terrestres* gardent probablement leur valeur si on ne les tient pas pour les formes d'une pensée abstraite, mais pour les éléments d'un paysage de naïveté et de jeunesse. L'appel à la vie, le refus de la culture livresque, le chant du désir qui s'allume à tout ce qui le renouvelle, l'attente de l'âme qui est tout, qui embrasse tout, qui ne choisit pas, ces voix qui cherchent à éveiller tous les échos d'une terre sans au-delà, sont entendues moins pour le message qu'elles apportent que pour le chant précis qu'elles conservent à notre mémoire. Au près de la grande cascade de Nietzsche coule ici une source peu profonde, mais vivace, qui, aux dépens des ombres et des énigmes, appelle, rafraîchit, accroît n'importe quelle jeune fièvre. Le mot vie y est donné comme un secret qu'il est possible d'ouvrir et le bonheur est promis à la faim comme sa récompense. (*Je sais que je n'ai pas un désir — qui n'ait déjà sa réponse apprêtée.*)

Quant à l'apologie du dénuement qu'André Gide reconnaissait en 1927 dans l'hymne de la vie disponible et immédiate, il se peut qu'il ait été trompé lui-même, voyant dans *Les Nourritures* les *Nouvelles Nourritures* qui se formaient en lui. Du moins faut-il voir dans ce dénuement, non pas l'ascèse qui chasse l'instinct parce qu'il est mauvais, mais une nouvelle forme de la réalisation de soi. Où

20
339

AU SUJET DES « NOURRITURES TERRESTRES » 353

est l'existence, où est cet être que je ne veux cesser d'embrasser? Il n'est pas en moi, disent *Les Nouvelles Nourritures*, il est dans le passage de moi aux autres. Et *Les Nourritures terrestres* elles-mêmes font du moi une passivité voluptueuse qui renonce à toute détermination pour goûter davantage ce qui s'offre à lui. *Attends tout ce qui vient à toi; mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as.* Mais peut-être n'est-il pas inutile que les équivoques, en rendant plus naïve l'inspiration abstraite de ce petit livre, la restituent aux images simples, aux sensations toutes pleines où elle retrouve sa profondeur. On se laisse alors tenter une fois de plus par le chant des rêves uni à celui des mots désirables et l'on écoute avec innocence cet éloge de la vie que les choses nous communiquent comme si elles n'avaient pas pour interprète une pensée.

Dec 1943